

PHILIPPE
DURIEZ

PATRICIA,
LA FILLE
QUI DEVIENT
BOURREAU



Philippe Duriez

Patricia, la fille qui
devient bourreau

© Philippe Duriez, 2020

ISBN numérique : 979-10-262-4829-3

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

AVANT-PROPOS

Je sais que certains ne lisent pas la préface, mais pour une fois, faites un effort.

Bonjour, nous voici au second roman. Je l'espère plus abouti après un premier avec quelques imperfections.

Ça me fait bizarre, moi qui étais mauvais en français à l'école. Je n'ai jamais eu la moyenne dans une rédaction ; je ne vous parle pas de dissertation, car j'ai quitté le collège après le brevet pour faire un apprentissage en cuisine.

Pourquoi ces mauvaises notes ? Je pense avoir une réponse sur ce point. Je n'ai jamais aimé la littérature que l'on étudiait en classe : Molière, Racine, Corneille. J'aurai préféré rêver avec Jules Verne ou Alexandre Dumas.

Bon, je ne vais pas ici remettre en cause le programme de l'éducation nationale.

Me voici donc en apprentissage dans une grande brasserie parisienne. C'est la rencontre avec un chef quand je suis arrivé qui m'a interpellé.

« Mon garçon, ce n'est pas parce que tu as quitté l'école que tu dois arrêter de t'instruire. Il y a les livres, les musées, les expositions »

Et il avait raison, je me suis mis à lire, beaucoup dans les transports en commun.

Je vais vous donner une astuce que j'ai adoptée à l'époque.

Je lisais par exemple un roman de Victor Hugo et après un roman d'Émile Zola par exemple, mais pas à la suite, non, il faut un peu de légèreté entre deux.

Et donc entre deux grands classiques, je lisais un roman Agatha Christie où Gaston Leroux.

Ce que je veux dire, c'est ne lisez pas deux grands classiques à la suite, évadez-vous l'instant d'un roman plus léger.

Je parle, je parle, mais vous voulez certainement lire.

Je vous laisse et bonne lecture.

Philippe DURIEZ

PROLOGUE

Année 1989, le vendredi 31 mars en banlieue parisienne, il est vingt-trois heures. L'air est frais, un petit vent picotant se promène et fait frissonner celui qui s'est trop tôt dévêtu. L'hiver vient juste de prendre congé et commence avec peine à laisser sa place au printemps encore timide.

Dans le silence et l'opacité de la nuit, une voiture sort de l'ombre et avance au ralenti. Elle passe un pont de pierres et tourne dans un chemin de terre qui longe une rivière. Elle s'arrête, feux éteints. Une portière s'ouvre délicatement et une femme descend de l'habitacle, elle observe et scrute consciencieusement les alentours, tout est calme.

C'est le moment se dit-elle, de se débarrasser de la gamine. Elle ouvre discrètement le coffre, prend le corps dans ses bras, retourne sur le pont et s'approche du parapet.

Un coup d'œil à droite et un à gauche, personne, elle soulève l'enfant et le laisse choir dans l'eau. Elle ne jette aucun regard en contrebas.

La femme, sans aucun remords, ni sentiment ne perd pas de temps, s'engouffre vite fait dans son véhicule et disparaît comme elle est venue, dans la pénombre ; telle une créature d'une nuit sans lune.

L'obscurité reprend ses droits, seul le clapotis de la rivière perce le silence. Le choc et une sensation de froid me réveillent. C'est celle d'une eau froide et glacée. Des picotements m'aiguillonnent tout le corps. Je prends soudain conscience que je suis dans une rivière. Je suis totalement nue.

C'est affreux, ma tête, un pilon martèle l'enclume dans mon crâne, j'ai la sensation qu'elle va exploser. Je m'enfonce, je vais me noyer, heureusement je sais nager, j'agite mes bras pour ne pas couler. Une chance le cours d'eau n'est pas très profond.

Je m'agrippe à des racines d'arbres qui tapissent le bord et je me hisse en rampant sur la berge.

Au passage mon corps endolori s'écorche et ravive mes plaies qui suintent le sang. Je suis transi de froid et j'ai toujours cette douleur derrière la tête.

Je passe la main, elle est toute rouge ; et mon corps, je ne vois que des marques et des coupures.

Mon Dieu que m'arrive-t-il, et qu'est-ce que je fais là, seule dans la nuit. Je sanglote, crie à l'aide, mais ce qui sort de ma bouche n'est qu'un chuchotement, un murmure vite étouffé.

De toute façon l'endroit est désert. Je réfléchis, essaie de me souvenir, mais rien, pas même mon nom me revient en mémoire. Je regarde autour de moi, aperçois un camping-car stationné au loin.

Je me redresse péniblement et avance doucement en boitillant, toute ma chair me fait mal, chaque pas est un supplice. Je saisis la poignée, une chance la porte est ouverte.

Je ne prends pas le temps de cogiter, j'entre, j'aperçois une banquette. Je m'allonge et me couche sous une couverture qui était étendue là.

Complètement épuisée, je m'endors aussitôt. Quelques minutes après, un jeune couple arrive.

— On va prendre la route de suite et rouler sans s'arrêter toute la nuit. Il y a peu de chances de tomber sur un contrôle de police. On dormira avant d'arriver à Lyon.

— Oui mon amour, dit la fille.

Le trajet se passe tranquillement sans embûches. La route est calme, on croise moins de voitures qu'aujourd'hui. Six heures après, ils bifurquent sur une petite route. Ils trouvent un peu plus loin un chemin forestier ; ils s'engagent et arrêtent la voiture sous les arbres. Le soleil n'est pas encore levé et il fait assez frais et humide.

Nous sommes dans la banlieue lyonnaise ; le jeune couple descend.

— Si on allait s'étendre et on dormira un peu.

— Oui, je suis crevé.

La jeune femme ouvre la porte arrière, entre et pousse un cri.

— Qu'est qui se passe ?

— Il y a quelqu'un !

— Laisse-moi regarder, l'homme tire la couverture et voit une petite fille totalement dévêtue.

Elle a la tête pleine de sang et le corps mutilé par tous les coups reçus. Elle dormait à poings fermés.

— Mon Dieu, dit la fille ! Tu crois qu'elle est morte.

— Non, elle respire.

— Mais alors, comme nous ne nous sommes pas arrêtés, elle est montée quand nous étions dans la banlieue parisienne.

— Oui, il y a de grandes chances.

— Qu'est que l'on fait d'elle, la pauvre. Regarde dans quel état elle se trouve, on la dépose au Poste de police ?

— Tu es folle, réfléchie. Avec ce que l'on transporte ; s'ils fouillent, et trouvent la drogue, c'est la prison directe.

— Oui, pardon.

— De plus ils seraient capables de nous accuser d'enlèvement. De plus, qui dit qu'elle n'a pas été violée. En tout cas elle a été battue, regarde son corps, ce n'est que des entailles, morsures, déchirures. Il faut être malade pour faire une chose pareille à une enfant.

— Mais on ne peut quand même pas l'abandonner ici sur le bord de la route.

— Bien sûr que non, nous ne sommes pas des sauvages, mais il nous faut prendre des précautions.

— Alors quoi, on ne peut pas non plus l'emmener.

— Laisse-moi réfléchir.

AVRIL 2019 SAVIGNY SUR ORGE

Aujourd'hui j'ai rendez-vous pour visiter un pavillon dans la banlieue parisienne, plus précisément dans l'Essonne à Savigny-sur-Orge. En accord avec mon mari nous avons décidé de quitter celui où nous habitons, étant dans l'impossibilité de faire aménager une piscine dans le jardin de notre propriété.

Et cela, c'est mon rêve et aussi celui de mes enfants depuis assez longtemps. Pouvoir se prélasser le soir après une journée de travail en prenant un verre. Et le matin une nage de mise en forme avant d'affronter la journée.

J'ai déjà le projet en tête, couverte par une belle véranda et chauffée. Une vraie pièce à vivre avec une salle de musculation, un sauna, mais aussi un bar. Après l'effort, le réconfort. Je dois vous préciser que je suis architecte.

Les propriétaires étaient absents. Ils passaient du temps pour la saison hivernale sur la côte d'azur.

C'est la femme de l'agence qui me reçoit.

— Bonjour, pas très chaud ce matin, il est vrai que nous sommes mi-avril.

J'acquiesçais poliment. Nous étions devant un pavillon qui datait des années soixante-dix. Il est imposant, mais assez défraîchi. Un bon ravalement ne lui fera pas de mal, sans compter le portail très vétuste qui tient à peine debout.

Mais bon pour les travaux, pas de soucis nous avons avec mon mari assez d'argent de côté.

Nous rentrons par le porche dans la cour et commençons la visite. Du sous-sol d'abord, qui se trouve être le rez-de-chaussée. Il est divisé en deux par un couloir et une porte à chaque extrémité, une sur le devant et une sur le jardin.

D'un côté du couloir, un grand garage qui finit en atelier, de l'autre un cabinet de kinésithérapie, la femme exerçait chez elle, et une buanderie. Je pourrais installer mon cabinet en bas, ce sera parfait.

La visite commence assez bien. Il y a un escalier à l'intérieur, mais nous ressortons pour emprunter celui qui est devant à l'extérieur.

Il arrive sur une terrasse avec deux portes-fenêtres à angle droit qui donnent, une sur la cuisine et une sur le salon, salle à manger. Le concept est parfait, il y a tout ce que je conçois, grande cuisine fonctionnelle et ouverte mais de conception assez ancienne qu'il faudra changer.

Un grand espace salle à manger et salon avec de grandes baies vitrées qui donnent sur le jardin et apportent un surplus de lumière.

Au même étage, une suite parentale avec douche à l'italienne et baignoire d'angle. Je me vois déjà avec mon chéri sous la douche.

La fenêtre de la chambre est dans la suite de celles du salon et donne dans le jardin. Je jette un œil par la fenêtre, vaste terrain impeccable et assez spacieux pour installer une piscine et une dépendance. Cependant, ça risque peut-être de coïncider au niveau permis de construire. Il faut que je me renseigne correctement de ce côté.

Maintenant l'étage, il s'agit de "caser" mes deux ados. Il y a deux chambres avec une salle de bains et WC.

Décidément, je ne pouvais mieux tomber. Pour déménager, ce n'est pas très loin et le prix est correct.

— Ça vous plaît ?

— Énormément, c'est tout à fait ce que je recherche. Je vais en parler à mon mari.

— Excusez-moi un instant, mon portable sonne. Je vous laisse regarder, je dois répondre à mon collègue.

— Pas de soucis. Vous permettez que je continue à jeter un œil pendant ce temps.

— Bien entendu, je vous en prie.

La dame descend au salon.